

LE CODE QUÉBEC

Québécois du 21^e siècle

JEAN-FRANÇOIS CRÉPEAU



Peu de gens aiment se faire dire leurs quatre vérités. Alors, si vous leur en mettez sept sous le nez, il y a des chances qu'ils vous tournent le dos, même s'ils n'ont pas la rancune facile. Or, c'est, d'une certaine façon, ce que propose *Le Code Québec: les sept différences qui font de nous un peuple unique au monde* (L'Homme, 2016), un essai écrit par J.-M. Léger, économiste et sondeur réputé; J. Nantel, professeur émérite à HEC Montréal et expert en marketing; et P. Duhamel, journaliste spécialisé en économie et en affaires.

Pas de doute, je simplifie leur approche et leurs analyses, car ce livre se veut un miroir réfléchissant l'image la plus juste possible de l'homo quebecensis du 21^e.

En introduction, les auteurs rappellent *Les 36 cordes sensibles des Québécois d'après leurs six racines vitales* (Héritage, 1978), l'essai du publiciste Jacques Bouchard qui fit école et demeure une référence, malgré les changements et transformations de la société québécoise. C'est d'ailleurs un des objectifs de *Code Québec* d'actualiser la thèse de Bouchard en en revoyant les fondements

et en utilisant une grille sémiologique d'études et d'analyses, laquelle s'appuie sur des vocables décrivant nos attitudes et comportements vis-à-vis des situations réelles et observables.

Ainsi, certains d'entre nous ont l'impression d'être plus près de la culture française et d'autres de la culture anglo-saxonne, canadienne ou états-unienne, oubliant l'influence amérindienne pourtant bien réelle. Nous oblitérons souvent notre nord-américanité, cet esprit continental qui n'exclut en rien notre unicité collective. L'être québécois est façonné de façon plurielle et c'est là l'origine de ce qui le distingue de ses compatriotes habitant le même territoire.

Résumons notre lecture et compréhension de l'essai en identifiant les différences qui viennent en conclusion: l'archétype homo quebecensis est aujourd'hui un être heureux, consensuel, détaché, victime, villageois, créatif et fier. Cela signifie que ses rapports avec ses concitoyens sont teintés de celles-ci, à diverses intensités, et que ces traits d'originalité influencent toutes les strates de ses relations humaines.

Arrêtons-nous sur une de ces différences, notre esprit consensuel. Caricaturons en évoquant que les seules vagues que les

Québécois chérissent, ce sont celles des spas, des piscines à remous ou des plages de l'Atlantique. Pas étonnant alors que le Québec a fait une révolution tranquille et que la population préfère les accommodements raisonnables à la rigidité de lois contraignantes. Que dire de la domination de l'Église catholique qui a été rayée de l'organisation sociale en peu de temps, alors qu'elle l'a règlementée si longtemps? «Le Québec est une société en points d'exclamation qui s'enflamme rapidement...» de suggérer les auteurs avec justesse.

Certaines des sept différences semblent s'opposer. Comment se considérer à la fois comme étant victime, créatif et fier? L'analyse de ces distinctions fournit quelques explications, notamment de nature historique, rappelant que nous avons longtemps cru être nés pour un p'tit pain et qu'être riche était de mauvais augure. Quant à la créativité et la fierté, les auteurs soulignent, à juste titre, que cela ne s'applique pas uniquement au domaine des arts, mais aussi à différents secteurs d'activités, dont l'industrie.

On dira que *Le Code Québec* appuie ses études et analyses sur un modèle de société néo-libérale, commerçante et forte en mise en marché. Cette considération est



NUIT BLANCHE
(no 144, Automne 2016).

Qui se souvient du poète Denis Vanier (1949-2000)? Sûrement le professeur Rémi Ferland, ami et exégète de son œuvre, dont l'article relate l'homme Vanier et rappelle sa poésie. Suit «Denis Vanier: nirvana noir entre morts et renaissances» dans lequel T. Bissonnette recense *Une Inca sauvage comme le feu*, une édition critique d'un Vanier. Ailleurs dans le magazine, «Denis Thériault, le romancier tardif» donne à lire une entrevue que cet écrivain a accordée à M. Bernard et qui met en lumière sa démarche créatrice, livre après livre. Les rubriques «Classique québécois» et «Écrivains méconnus du XX^e» s'intéressent l'une à *Du fond de mon arrière-cuisine*, recueil d'historiettes de J. Ferron, l'autre à Jean Grenier (1898-1971), écrivain français dont l'œuvre importante a été négligée au profit de son influence sur celle d'Albert Camus dont il fut un professeur influent. À lire aussi, l'ensemble des commentaires de lecture.



CONTINUITÉ
(no 150, Automne 2016).

Profitant de ce numéro anniversaire, le magazine du patrimoine se refait une beauté graphique, se conférant ainsi une allure contemporaine, ce qui, outre l'esthétique, permet une meilleure lisibilité. C'est aussi l'occasion de proposer un dossier de 24 pages intitulé «Cap sur le Saint-Laurent», ce long fleuve qui est tout, sauf tranquille. Cinq articles constituent le dossier, traitant tour à tour de son histoire et de son identité, du patrimoine bâti sur ses rives dont «L'héritage est en détresse», de ses paysages uniques «parfois sacrifiés au nom du développement économique», des «œuvres artistiques nées du fleuve» et de la mise en valeur de son patrimoine maritime. Du côté des rubriques régulières, je retiens celle sur la conservation où il est question du trésor d'objets religieux hérités des Jésuites que possède la nation huronwendat. Enfin, «Le patrimoine au-delà des bonnes intentions» s'intéresse à «notre» église de Saint-Gérard-Majella.

à la fois la force et la faiblesse de l'ouvrage. Sa force, car l'autorité des auteurs est reconnue. Sa faiblesse puisqu'il semble parfois qu'il leur est difficile de conserver une certaine neutralité, un consensus vis-à-vis des sujets abordés, pour reprendre leur typologie.

Avait-on besoin de ressusciter Tarzan?

PASCAL CLOUTIER



Tarzan



À la base, les écrits d'Edgar Rice Burroughs sont restés les mêmes d'un film à l'autre: un ressortissant britannique dont les parents décèdent le laisse seul

dans la jungle africaine. Adopté par les singes, les gorilles, le petit garçon apprend à survivre dans cet environnement sauvage et retrouve, une fois adulte et pour l'amour de Jane, le monde civilisé. C'est avec difficulté qu'il découvre l'Angleterre du début vingtième siècle.

La nouvelle version de la légende de Tarzan adopte un point de vue un peu différent. Lord John Clayton de Greystoke (Alexander Skarsgard) a laissé derrière lui son passé trouble, ses origines au Congo où des gorilles l'ont adopté et il vit en paix dans son château avec Jane (Margot Robbie).

En Angleterre, son retour a fait de lui la vedette de petits livres populaires, on l'a nommé roi de la jungle et il est une figure connue autant par ses exploits racontés par écrit que par son implication politique. Mais voilà que le gouvernement reçoit une invitation de la part du roi de Belgique pour que le jeune homme retourne au Congo pour lui donner un coup de main avec la publicité des activités belges pour organiser la colonie.

Le problème, c'est que cette invitation est fautive, c'est un guet-apens où Lord Clayton, alias Tarzan, entraînera sa femme et un représentant américain, Georges Washington Williams (Samuel L. Jackson). À la base du stratagème, un mercenaire nommé Leon Rom (Christoph Waltz) qui veut seulement exploiter les matières premières du territoire que son roi s'est procuré au risque de faire faillite.

Le problème avec les films de Tarzan, c'était cette absence des singes sous une forme crédible. Maintenant, avec la technologie, les singes apparaissent avec un réalisme confondant. Question d'être critique, nous avons trouvé les fameux effets spéciaux moins réussis que ce à quoi on s'attendait d'une version 2016 des aventures de Tarzan.

Si Robbie, Waltz et Jackson sont bons dans l'interprétation de leurs personnages respectifs, Skarsgard, lui, n'a pas plus à offrir que son torse absolument parfait. Il n'en reste pas moins qu'il pourra peut-être introduire la légende de Tarzan à un tout nouveau public.



SOS Fantômes



Que de mots pour le remake d'un film qu'on avait un peu oublié. Dans l'expectative de revoir cette nouvelle version toute féminine du plus gros succès au box-office de 1984, nous avons revu le «S.O.S. Fantômes» original avec Bill Murray, Dan Aykroyd, Sigourney Weaver, Harold Ramis et Rick Moranis. Dieu que ça a mal vieilli!

Nous avons eu de la difficulté à en terminer le visionnement avec les enfants, tant c'était décevant. Pourtant, à l'époque, nous étions tout aussi impressionnés par cette comédie dans laquelle Bill Murray, mon comédien préféré, faisait valoir son humour déjanté et improvisé.

Et là, l'idée germe chez les comptables d'Hollywood de reprendre le scénario avec une distribution toute féminine, question de faire un peu changement. Mais voilà que les comédiennes les plus populaires de l'heure, Melissa McCarthy, Kristen Wiig, Kate McKinnon entre autres, ne réussissent pas à sauver le film.

La présence surprenante de Chris Hemsworth et les caméos de Bill Murray et Dan Aykroyd ne sont pas très réussis non plus. Ce n'était pas si drôle et de revisiter le même scénario n'y ajoute rien.

Je n'en parle pas plus. Ceux qui sont demeurés avec un bon souvenir de 1984 ne devraient pas gâcher leur plaisir en louant l'une ou l'autre de ces reprises, ni revoir les originaux qui n'en valaient pas la peine dès le départ. Dommage.